étaient. Après, chacun a multiplié son millefeuille : femme, femme noire, femme noire musulmane. Une logique qui fonctionne bien avec les réseaux sociaux, qui sont l'expression pour chacun d'une appartenance.

A la tête de « Elle », comment avez-vous négocié le passage de la lutte contre le beauf macho au fondamentaliste religieux ?

Il n'y a pas eu de passage. Le beauf et le macho sont toujours là. Ils n'ont pas été remplacés. Le beauf, par ailleurs, peut porter un col blanc…

Mais chez le fondamentaliste religieux, il y a le projet d'une contre-société.

Ce qui était nouveau, dans les années 2000, c'était l'importation dans le débat d'une idéologie fondamentaliste et de valeurs difficilement compatibles avec nos représentations. Pour nous, jusque-là, l'interférence du religieux dans les questions féministes, c'était les courriers d'associations intégristes de lutte contre l'IVG que nous recevions dès que nous traitions du sujet ! La donne a changé. On rencontrait des filles des quartiers qui nous disaient : « Votre string ne vaut pas mieux que notre voile. » Et d'autres à l'opposé qui s'insurgeaient contre ce recul. Je me souviens qu'il y avait des résistances, y compris à *Elle*, où certaines estimaient que ces filles étaient libres de porter le voile et qu'il ne fallait pas les stigmatiser. On a espéré, peut-être avec naïveté, qu'il y aurait un sursaut, que l'école jouerait son rôle d'intégration. Mais les choses ont basculé. Le fondamentalisme a gagné du terrain.

Dans un de vos précédents livres, « Pour en finir avec la femme » (Grasset), vous évoquiez le « conflit de loyauté » des filles voilées. Expliquez-nous.

Je pense que la majorité des filles qui portent le voile ne sont pas contraintes. C'est une affirmation identitaire. Une « islam-pride ». Sont-elles libres ? Elles portent le voile dans des quartiers où il y a souvent un communautarisme islamique ; elles sont donc influencées par leur environnement. Elles le font parfois par loyauté envers une communauté qu'elles pensent stigmatisée : le conflit de loyauté par rapport à la communauté est une réalité très forte. Elles le font aussi pour avoir la paix : il faut être drôlement courageuse pour s'affranchir d'un groupe. Regardez comment les musulmans laïques se font traiter de « traîtres » sur les réseaux sociaux. Je peux comprendre ces articulations, ces conflits de loyauté, le difficile exercice de la liberté pour ces filles ; mais de grâce, que les néoféministes ne viennent pas nous dire que le féminisme islamique est un féminisme comme un autre, où la fille choisit librement d'être respectable, pudique et soumise : c'est l'antithèse du féminisme.

Je crois que la France doit défendre son modèle républicain laïque et égalitaire, même s'il est loin d'être parfait. Nous le devons à la majorité des femmes musulmanes, celles qu'on entend peu. Elles ont la même chance que moi : pouvoir profiter des acquis et des droits pour lesquels les femmes de ce pays se sont battues. Malheureusement, on est loin d'en avoir fini ■ **PROPOS RECUEILLIS PAR SAÏD MAHRANE**

SP

LA PETITE BIBLIOTHÈQUE DU POSTILLON

Le courage de tout changer

Changer de vie est une question qui ne se posait pas il y a cent ans. On ne quittait ni sa ville ni son environnement social, voire familial. Mais aujourd'hui, selon une enquête réalisée en 2015 par OpinionWay, 7 Français sur 10 aimeraient bifurquer. Philippe Gabilliet, professeur de psychologie et de développement personnel, explore les voies et moyens pour sauter le pas. L'écosystème n'est pas favorable à cette évolution, insiste l'auteur. *« La famille, les amis, les voisins, l'entourage social, la banque, la mairie, les impôts, la sécurité sociale, etc., vont tenter par divers moyens de pression de nous faire revenir sur terre. »* S'installe alors une période de *« délectation morose de l'atermoiement »*. Plutôt que de s'avouer que le changement de vie lui fait peur, l'indécis dira simplement qu'il attend *« d'être prêt »*. Ce petit précis de la métamorphose ou de la renaissance analyse avec bon sens les mécanismes sociaux et psychologiques qui jouent pour dissuader ou (plus rarement) inciter le candidat au voyage ■ **J. B.**

« L'art de changer de vie en 5 leçons », de Philippe Gabilliet (Saint-Simon, 120 p., 11 €).

La Révolution, ni pour ni contre

Une guerre des Français contre les Français, bref, une guerre civile : tel est le concept qu'Annie Jourdan remet au centre du jeu pour écrire une « Nouvelle histoire de la Révolution », en particulier l'épisode de la Terreur dont elle dénonce la caricature. A rebours d'une vision contre-révolutionnaire ou du courant de François Furet, qui esquissa des analogies entre l'idéologie révolutionnaire et le totalitarisme, elle « désidéologise » le récit de cette période. Appuyant son propos sur les lettres et discours des acteurs politiques de l'époque pour retracer manœuvres et règlements de comptes, elle souligne des proximités entre les protagonistes, mus par ces passions faisant le lit de l'action politique. Demeure, derrière cette démarche, une conviction qui appelle à une discussion bien actuelle : l'histoire qui écrit les événements, en l'occurrence dès 1794, n'est-elle a contrario qu'une machine à fabriquer de l'idéologie, quel que soit son bord ? ■ **F.-G. L.**

« Nouvelle histoire de la Révolution », d'Annie Jourdan (Flammarion, 656 p.,25 €).